

DU MÊME AUTEUR

◦ *Méthode et Dialectique dans l'oeuvre de La Ramée. Renaissance et âge classique.* Vrin, 1984.

◦ *Traité de l'Enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire.* Oeuvres Complètes de Cournot. Tome III. Vrin, 1982.

◦ *De l'origine et des limites de la correspondance entre l'algèbre et la géométrie.* Oeuvres complètes de Cournot. Tome VI-2. Vrin, 1989.

◦ *Correspondance philosophique Maine de Biran- Ampère* (en collaboration). Tome XIII-1 des Oeuvres de Biran, Vrin, 1993.

◦ *Maine de Biran, Correspondance philosophique, 1766-1804* (en collaboration). Tome XIII-2 des Oeuvres de Biran, Vrin, 1995.

◦ *Maine de Biran, Correspondance philosophique, 1805-1824* (en collaboration). Tome XIII-3 des Oeuvres de Biran, Vrin, 1995.

PIERRE DE LA RAMÉE

DIALECTIQUE

1555

UN MANIFESTE DE LA PLÉIADE

Texte modernisé par

Nelly BRUYÈRE

Maître de Conférences à l'Université de Nantes

*En ces lieux bas, ma dame, je t'assure
Qu'autre mon gré, je m'absentai de toi.*
(Pascal)

L'argument inartificial, quand l'exquise vérité est subtilement examinée, n'a pas grand force de preuve, et à cette cause Platon dit au *Protagore* que ceux qui usent de témoignage sont semblables aux convives idiots et simples qui partent argent louent flûtistes et tambourinaires, par la voix et son desquels ils célèbrent leurs banquetts, et au *Gorgie* dit n'y avoir ici aucune raison mais force et oppression, et au *Charmide* il enseigne qu'il faut considérer s'il est vraiment dit, non pas qui l'a dit. Et quant à ce qu'en cette discipline, nous citons tant soigneusement Platon et Aristote et autres philosophes anciens pour les préceptes, Cicéron, Virgile et autres poètes pour les exemples, nous ne faisons point tant cela pour argument et raison de science que pour rendre honneur et louange aux auteurs de chaque partie qu'ils ont ainsi entendus et pratiqués. Or donc cet argument semble être appelé inartificial par les Anciens non pas qu'il n'ait son lieu et précepte en l'art d'invention mais d'autant qu'il n'a pas de soi et de sa nature, comme je l'ai dit, faculté de probation. Et ce qu'il peut, il ne le peut par soi, car non (65) pourtant la chose sera ou ne sera pas parce qu'elle fut affirmée ou niée, comme dit Aristote en l'*Interprétation*, mais cette foi est ajoutée à la renommée et réputation du déposant, car les moeurs sont de très grande persuasion si prudence, bonté et bienveillance sont conjoints, comme lui-même le dit au premier et deuxième de la *Rhétorique*. Sagesse, bonté, bienveillance sont souveraines en Dieu, aussi très grande foi est ajoutée au témoignage divin. Au dire des hommes plus ou moins, selon que les circonstances sont plus grandes ou plus petites. Cet argument était fort célébré en l'école de Pythagore où les disciples répondaient en guise de raison : *Il l'a dit, or cet l'était Pythagore et ils répondaient ainsi par révérence et à cause de l'autorité du maître.*

PÉRORAISON DE L'INVENTION

Jusqu'ici est éclaircie la première partie de la Dialectique de laquelle les parties singulières, bien qu'elles aient leurs propres définitions, ne sont pas toujours séparées, puisqu'une même chose peut être cause et effet, sujet et circonstance et tout le reste. Comme l'homme est fait de ses causes, et fait aussi d'autres choses. Il est sujet de plusieurs circonstances et est aussi circonstance de quelque sujet, comme de la terre. Il peut être opposé et compa (66) ré à plusieurs en toute manière. Il est tout de ses parties et partie de quelque tout, comme du monde. Il est genre de Platon et de Cicéron, espèce aussi d'animal. Voir un même argument sur une même question peut être pris en diverse sorte. Rulle oppresse le peuple. Il n'est donc pas populaire, c'est un effet de Rulle. C'est aussi un opposé de populaire, comme c'est en partie un conjugué. Néanmoins la définition et raison de chaque argument est distincte et dissemblable. Or par de tels lieux ainsi distincts nous avons tous les moyens d'inventer toutes choses.

quoique Ménon veuille faire disparaître l'invention, disputant en cette façon contre Socrate :

« Mais, dit-il, ô Socrate, par quelle voie chercheras-tu ce que tu ignores totalement ? Quoi ? Comment chercheras-tu ? Quelle marque te proposeras-tu de la chose que tu connais ? Ou bien si tu tombes d'aventure sur celle-ci, comment connaîtras-tu que la chose ignorée est celle que tu cherches ? »

A quoi Socrate répond :

« J'entends ce que tu veux dire, ô Ménon. Mais, vois-tu, quelle raison et de combien trompeuse tu nous as mis en avant ? Certainement la raison prétend qu'il ne convient pas à l'homme de chercher ni ce qu'il sait ni ce qu'il ne sait point, car jamais il ne cherchera ce qu'il sait parce qu'il l'a déjà trouvé, et partant, il n'est pas d'avantage nécessaire de le chercher. Et pareillement (67) il ne cherchera pas ce qu'il ignore car il ne pourrait pas connaître ce qu'il chercherait. »

Socrate découvre ainsi ce dilemme et s'efforce de le résoudre par je ne sais quelle philosophie pythagoricienne, disant, par témoignages des hommes divins que nos esprits sont immortels, lesquels auraient connu et aperçu entièrement toutes choses et en auraient apporté la connaissance en nos corps, quasi signée et scellée ; mais entrant soudainement en un domicile si étrange et si confus et perturbé, qu'ils tombaient dans l'oubli des choses passées, dont, après être revenus à soi, ils se ressouvenaient petit à petit. Et à partir de là, il jugeait qu'il ne serait en rien extraordinaire que l'esprit ait souvenance de toutes choses vu qu'il en avait eu auparavant la connaissance et la mémoire. Car puisque la nature de toutes choses s'entretient et s'entresuit, et que l'esprit l'aurait connue totalement il ne serait pas hors de propos qu'après s'être souvenu de quelque une de toutes ces choses, il ne puisse parvenir semblablement au souvenir de toutes les autres choses conjoints et connexes, moyennant qu'il fût diligent à chercher et qu'il ne se fâchât pas du labeur et de la fatigue de l'invention. Car une telle inquisition ne serait autre chose que souvenir et remémoration. Ainsi Socrate s'efforce de dissoudre le dilemme de Ménon.

Aristote (68) a répété cette question au deuxième du *Syllogisme* et au premier de la *Démonstration* et a tenté une autre voie de solution, disant que celui qui cherche sait généralement ce qu'il cherche mais qu'il ne le sait pas spécialement. Ainsi par la note du général il reconnaîtra le spécial bien qu'il en fût ignorant. Cette solution d'Aristote est vraie de quelque part car après avoir appris les règles générales des arts et doctrines, nous cherchons les choses spéciales et les connaissons par la connaissance générale auparavant aperçue. Mais quoi ? Si Ménon poursuivait cette réponse d'Aristote et lui proposait la première invention des hommes, quand rien, ni de général ni de spécial, n'était observé, cette réponse ne pourrait pas satisfaire. Donc, pour entière et pleine solution nous dirons plutôt, comme nous avons déjà allégué de Socrate, que esprit a puissance naturelle de connaître toutes choses quand il sera dirigé et disposé à les comprendre. Ce qu'Aristote a pareillement suivi au deuxième de la *Démonstration* quand il dit que l'esprit de l'homme n'a point apporté en nos corps, comme Socrate a quelquefois dit, la connaissance de toutes choses mais bien la faculté et puissance de les connaître, comme nos yeux n'apportent point

